

Panneau titre ANDRÉ MALRAUX

André Malraux est né à Paris en 1901. Très tôt attiré par l'Asie, il fit dès les années vingt plusieurs séjours au Cambodge puis, jusqu'aux dernières années de sa vie, en Inde et au Japon. Auteur de romans violents et fraternels qui témoignent de ses engagements politiques (*Les Conquérants*, 1928 ; *La Condition humaine*, Prix Goncourt 1933 ; *L'Espoir*, 1937), il prit part à la Résistance comme chef de maquis dans le Lot, en Dordogne et en Corrèze.

La Brigade Alsace-Lorraine qu'il organisa en 1944 s'illustra notamment à Strasbourg en janvier 1945, face aux chars de Rundstedt.

Passionné de longue date par les arts plastiques – son premier texte sur la peinture parut en 1922 –, il publia après la guerre de grands essais sur l'art, depuis *Le Musée imaginaire* en 1947 jusqu'à *L'Intemporel*, paru l'année de sa mort, en 1976.

Ministre du général de Gaulle une première fois en 1945, Malraux créa en 1959 le ministère des Affaires culturelles dont il assumait la charge jusqu'en 1969. Entre-temps parurent ses *Antimémoires* (1967), suivis de *La Corde et les souris* (1976), évocations transfigurées d'une vie animée par la double passion de l'histoire et de la création artistique.

Écrite dans un style souvent lyrique, hantée par la mort sans cesser d'être exaltante, son œuvre est entrée dans la métamorphose, mais elle demeure notre contemporaine.

1. L'ENFANCE

André Malraux n'aimait pas évoquer son enfance. Il nous en prévient dès le début des *Antimémoires* : « *Presque tous les écrivains que je connais aiment leur enfance, je déteste la mienne.* »

De ses parents, seules quelques images liées à la mort émergent dans *Le Miroir des limbes* : sa mère morte dont il dit avoir longtemps regardé la paume — « *une paume de vieille femme, avec ses lignes fines et profondes, indéfiniment entrecroisées* » —, et son père dont il évoque discrètement le suicide en précisant qu'il avait laissé sur sa table de nuit un « *bouquin ouvert à une page où il avait souligné la phrase : "Et qui sait ce que nous trouverons après la mort ?"* ».

De ses deux frères, Claude et Roland, morts pour faits de Résistance, quelques mots seulement. André Malraux était un homme pudique, c'est ce qui explique en partie cette discrétion, cette retenue sur sa famille comme sur ses sentiments privés. Mais peut-être y a-t-il une autre raison, celle que suggère, dans son étude sur Saint-Just, cette remarque admirative : « *Pas de famille, un destin qui se fait de main d'homme.* »

Malraux, lui aussi, s'est assez vite émancipé des siens et a voulu façonner lui-même son destin. Son adolescence se passa surtout en lectures (Corneille, Loti, Baudelaire, Michelet, Victor Hugo), et fut bientôt illuminée par la présence des œuvres d'art. Dans l'une des rares pages autobiographiques de *L'Intemporel*, Malraux écrit : « *Après la mort de Degas, nous courûmes à l'exposition de son atelier ; plus vaste que toutes les rétrospectives qui lui ont succédé, elle nous enseignait sa langue mot par mot — ce à quoi je dus sans doute mon éblouissement inquiet devant les Grandes Danseuses vertes. Je comprenais mal "ce que cela voulait dire", mais très bien que cela entraît mystérieusement dans ma vie.* »

2. L'INDOCHINE

En 1921, Malraux publie son premier livre, *Lunes en papier*, qu'il dédie à Max Jacob. À l'automne, il épouse Clara Goldschmidt, une jeune femme cultivée avec laquelle il voyage à travers l'Europe. En 1923, le jeune couple part pour le Cambodge (alors protectorat français) à la recherche des temples de l'ancienne Voie royale des Khmers. Après un long voyage à partir de Phnom Penh, Malraux, sa femme et Louis Chevasson, un ami d'enfance, arrivent au temple de Bentaï Srey et en repartent avec plusieurs sculptures arrachées aux murs du temple. De retour à Phnom Penh fin décembre, ils sont arrêtés et assignés à résidence. En juillet 1924, condamné à trois ans de prison ferme, Malraux fait appel.

Revenue à Paris, Clara tâche de susciter des soutiens à son mari. Le 6 septembre, *Les Nouvelles littéraires* publient une pétition intitulée « *Pour André Malraux* », qui a recueilli des signatures illustres, celles notamment d'André Gide, François Mauriac, Pierre Mac Orlan, Max Jacob, Gaston Gallimard, Louis Aragon, André Breton et Marcel Arland.

En octobre, après le jugement de la cour d'appel de Saïgon qui le condamne à un an de prison avec sursis, Malraux quitte le Cambodge. Mais, dès juin 1925, il repart pour l'Indochine. Ce second séjour est consacré à la lutte anticolonialiste. Avec Paul Monin, un avocat libéral, Malraux décide de créer un journal d'opposition pour dénoncer les abus de l'administration coloniale : *L'Indochine* qui, après avoir cessé de paraître pendant deux mois, reparaitra sous le titre *L'Indochine enchaînée*. Malraux, qui s'était beaucoup dépensé dans cette entreprise, quittera Saïgon le 30 décembre 1925. L'année suivante fut celle de la publication de son premier livre important, *La Tentation de l'Occident*, un essai sous forme de lettres que s'adressent deux amis, un jeune Chinois visitant l'Europe et un jeune Français découvrant l'Extrême-Orient.

En 1930, Malraux publie *La Voie royale*, un roman où il transpose son expérience de jeune « archéologue » recherchant, à travers les miasmes peuplés d'insectes de la forêt cambodgienne, des trésors de l'art khmer. Le roman reçoit le premier prix Interallié.

3. LA CONDITION HUMAINE

Avril 1933 : *La Condition humaine*, troisième roman de Malraux, paraît chez Gallimard et recevra le prix Goncourt en décembre. Le roman évoque un moment de la révolution chinoise situé au printemps 1927. Sa résonance pascalienne a souvent été soulignée. Malraux lui-même écrivait à Gaëtan Picon peu après la publication du livre : « *Le cadre n'est naturellement pas fondamental. L'essentiel est évidemment ce que vous appelez l'élément pascalien.* » L'élément pascalien, c'est-à-dire l'insistance sur l'inévitable soumission de l'homme à ce qui le dépasse ou le détruit, à commencer par la mort, et, si cet homme n'a pas la foi — ce qui est le cas de Malraux —, au désespoir qui en résulte : ce que Pascal appelait la *misère de l'homme sans Dieu*. D'où la question posée dans la première partie du roman : « *Que faire d'une âme, s'il n'y a ni Dieu ni Christ ?* » L'élément pascalien, c'est aussi l'importance accordée à la pensée, en laquelle — disait Pascal — consiste toute notre dignité.

Mais s'il partage l'angoisse de Pascal, Malraux ne partage pas sa foi et pour lui, « *c'est dans l'accusation de la vie que se trouve la dignité fondamentale de la pensée* ». Cette phrase met l'accent sur une dimension essentielle du roman. Accusatrice, en effet, la misère si souvent évoquée du peuple de Shanghai, « *ceux qui travaillent seize heures par jour depuis l'enfance, le peuple de l'ulcère, de la scoliose, de la famine* » ; accusatrices la destinée d'Hemmelrich, la maladie de son enfant et sa mort ; accusateurs le tragique destin de Katow, la présence obsédante du sang répandu sur la robe de mariée de la jeune fille qui a essayé de se suicider avec une lame de rasoir parce qu'on « *la forçait à épouser une brute respectable* »... De telles scènes disent assez que *La Condition humaine* est une œuvre violente. Mais elle est aussi le roman de la fraternité, qui culmine dans le don de Katow.

« *J'ai essayé d'exprimer la seule chose qui me tient à cœur et de montrer quelques images de la grandeur humaine. Les ayant rencontrées dans ma vie dans les rangs des communistes chinois, écrasés, assassinés, jetés vivants dans les chaudières et détruits de toute façon, c'est pour ces morts que j'écris. Que ceux qui mettent leur passion politique avant le goût de la grandeur où qu'elle soit, s'écartent d'avance de ce livre : il n'est pas fait pour eux.* »

4. LES ÉCRIVAINS DE SON TEMPS

Avant d'être un écrivain, André Malraux fut un lecteur averse, un critique littéraire et un éditeur de textes rares. Parmi ses contemporains, les auteurs qui l'intéressent le plus sont d'une part les poètes de la modernité, héritiers de Baudelaire et de Rimbaud (Apollinaire, Max Jacob, Cendrars) ; d'autre part les écrivains-voyageurs attirés par l'Orient ou l'Asie (Loti, Barrès, Morand) ; enfin des romanciers dont l'œuvre entretient des rapports avec le fantastique (Pierre Mac Orlan, Pierre Véry et, d'une certaine manière, Georges Bernanos — trois auteurs auxquels il consacra une note de lecture dans la *N.R.F.*, entre 1923 et 1929). Mais ce classement est trop schématique, car Malraux admire également Gide et Valéry, auxquels aucune de ces catégories ne convient, et plus encore Claudel, qui fut à la fois l'héritier de Rimbaud (le Claudel de *Tête d'or*) et un familier de l'Extrême-Orient. Parmi les textes consacrés par Malraux à ses contemporains, certains signalent une admiration particulière : ses préfaces à *Sanctuaire* de Faulkner, au *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos, son article sur *Le Sang noir* de Louis Guilloux.

Quant aux contemporains qui se sont exprimés sur Malraux, ils sont nombreux. Montherlant, plus tard Paul Gadenne, Jorge Semprun admirèrent profondément *L'Espoir* ; Jean Cayrol, de retour de Mauthausen, notera dans *Lazare parmi nous* : « Toute lecture de Malraux nous laissait à vif, sans défense, comme offerts. » Plus tard, dans *La Promesse de l'aube*, Romain Gary dira sa préférence fraternelle pour l'auteur du *Musée Imaginaire*. En 1969, François Mauriac dans son *Bloc-notes* : « Malraux, du moins je le crois, demeure le plus grand écrivain français vivant et à coup sûr le plus singulier. »

5. L'ESPAGNE

L'Espagne est un des grands chapitres de la vie de Malraux. Il y fit un bref séjour en mai 1936, répondant à l'invitation de José Bergamín. Deux mois plus tard, en juillet, la guerre civile commençait et Malraux repassa les Pyrénées. En août il organisa l'escadrille *España* — moins de vingt avions — qui s'appellera bientôt l'escadrille *André Malraux* et combattra jusqu'au mois de février 1937, notamment dans la vallée du Tage, à Tolède, dans l'Aragon et à Malaga. Malraux, qui n'est pas pilote, participe aux missions comme observateur, parfois comme mitrailleur. Après Tolède, après la bataille de Teruel qu'évoquera nommément la dédicace de *L'Espoir*, ce sera Malaga, le 11 février 1937, la dernière opération de l'escadrille — mais Malraux ne put y participer.

En ce début de 1937, les Soviétiques ayant pris les choses en mains, la guerre d'Espagne devint leur affaire. Malraux se fit alors le propagandiste de la République espagnole et se rendit aux États-Unis afin de récolter des fonds pour les hôpitaux d'Espagne. Il prononça plusieurs discours, notamment à New York et à Hollywood. Après l'Amérique, il retrouva l'Europe en avril et se mit à son nouveau roman, *L'Espoir*, qui fut achevé en quelques mois. Il parut en décembre 1937. Évocation de son expérience espagnole, *L'Espoir* est aussi l'épopée de la guerre civile et une œuvre fraternelle.

Son livre paru, Malraux ne tourne pas la page de l'Espagne et veut maintenant réaliser un film. Le tournage de *Sierra de Teruel* — qui n'est pas une adaptation du roman, mais seulement de quelques-uns de ses chapitres — commença en juillet 1938 à Barcelone. Il devait se poursuivre en d'autres lieux de Catalogne, enfin à Villefranche-de-Rouergue.

Le film fut projeté une première fois en juillet 1939, mais ne vit vraiment le jour qu'en juin 1945, sous le titre *Espoir*. L'accueil qu'on lui réserva fut dans l'ensemble enthousiaste : Aragon, Gide, Claude Mauriac et d'autres firent l'éloge d'un film imparfait mais authentique. Il reçut à la fin de l'année le prix Louis Delluc.

Malraux resta fidèle à ses « *camarades de la bataille de Teruel* ». De cette fidélité, témoignent son amitié ininterrompue avec le poète exilé José Bergamín et aussi son refus de retourner dans une Espagne gouvernée par Franco.

6. COMBATS

Les combats de Malraux commencent en Indochine avec son engagement contre les abus de la politique coloniale. Peu après, il s'engage dans la lutte contre le fascisme qui étend sur l'Europe ses ailes noires. En 1934, il se rend à Berlin en compagnie de Gide pour remettre à Goebbels une lettre demandant la libération des prétendus incendiaires du Reichstag. La même année, il préside avec Gide et Paul Langevin le Comité international pour la libération de Thaelmann et des antifascistes emprisonnés, puis rejoint le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes.

Ce fut ensuite son engagement auprès des Républicains espagnols et la publication de *L'Espoir*. En septembre 1939, Malraux s'engage dans les chars de combat, à Provins, est fait prisonnier, s'évade. Après l'armistice, il gagne la zone libre et travaille à *La Lutte avec l'ange*, son dernier roman, qui paraîtra en Suisse en 1943 (et sera réédité, après la guerre, sous le titre *Les Noyers de l'Altenburg*). Tout au long de cette année-là, il est en contact avec des réseaux britanniques et avec son frère Roland, déjà dans la clandestinité. En mars 44, Roland arrêté par la Gestapo près de Brive, André s'engage dans le combat. Bientôt désigné sous le nom de Berger, en juillet il est blessé par la Wehrmacht en entrant à Gramat, et arrêté. Après un simulacre d'exécution, il est incarcéré à la prison de Toulouse bientôt abandonnée par les Allemands.

En septembre, commence une autre aventure, celle de la Brigade Alsace-Lorraine que Malraux commande avec André Chamson et le colonel Jacquot. De septembre 1944 à février 1945, la brigade s'illustre à Bois-le-Prince dans les Vosges, à Dannemarie, à Strasbourg contre les chars de Rundstedt, à Sainte-Odile.

Après 1945, Malraux ne se battra plus les armes à la main. Une dernière fois, en 1971, il souhaitera le faire pour venir en aide aux populations du Bengale Libre massacrées par le Pakistan occidental, mais la Légion étrangère qu'il voulait organiser — et qui avait reçu l'engagement de cent cinquante officiers supérieurs — ne partit pas, l'Inde d'Indira Gandhi ayant finalement obtenu, avec ses propres armes, l'émancipation du Bangladesh. Ce projet peut néanmoins être considéré comme le dernier combat d'André Malraux pour la liberté des opprimés.

Au cœur de tous ces combats, il y eut la fraternité, maître mot de l'œuvre et de la vie de Malraux. Présente dans *La Condition humaine*, notamment lorsque Katow donne son cyanure aux deux Chinois presque inconnus qu'il veut arracher au supplice qui les attend ; présente dans *L'Espoir* où Garcia dit qu'elle est « *une des choses les plus émouvantes qu'il y ait sur la terre* », la fraternité culmine dans *Les Noyers de l'Altenburg*, lorsque les Allemands, découvrant les Russes gazés, les emportent sur leurs épaules vers les ambulances, au lieu d'enfoncer leurs lignes.

7. LE CINÉMA

Les liens d'André Malraux avec le cinéma remontent au début des années vingt, époque à laquelle il découvre le cinéma expressionniste allemand. C'est à l'occasion d'un séjour à Berlin en 1922 que Malraux, accompagné de sa jeune épouse Clara, voit *Le Cabinet du docteur Caligari* de Robert Wiene. « *Quand nous l'avons vu, dira-t-il à Jean-Marie Drot, nous avons été complètement tourneboulés, parce que l'idée qu'on avait du cinéma à ce moment-là était quand même une idée assez réaliste, et voilà qu'entrait en jeu quelque chose de complètement autre.* »

Il apprécia également *La Charrette fantôme* de Sjöström, *Nosferatu le Vampire* de Murnau, *L'Ange bleu* de Sternberg. Peut-être vit-il *Metropolis* et *M. le Maudit* de Fritz Lang. Dans leur profonde stylisation, de tels films s'accordent à un aspect fondamental de l'esthétique que développera bientôt Malraux : l'art ne cherche pas à imiter le réel qui nous entoure, l'artiste étant par vocation non le transcripateur du monde, mais son *rival*.

Les films d'Eisenstein, rencontré à Moscou en 1934, furent aussi l'une de ses grandes admirations, notamment *Le Cuirassé Potemkine* et *Octobre* : « *Le génie des films révolutionnaires d'Eisenstein illustre le bolchevisme, il ressuscite aussi l'épopée.* » Malraux mettait aussi très haut le Danois Carl Dreyer dont il avait vu *Dies Irae* et *Ordet*.

Mais il ne fut pas seulement un spectateur passionné : il se fit cinéaste lorsqu'il décida de porter à l'écran quelques chapitres de *L'Espoir*. De cette nouvelle expérience naquit *l'Esquisse d'une psychologie du cinéma*, publiée dans la revue *Verve* en 1940.

Dans *L'Homme précaire et la littérature*, son dernier livre, Malraux s'intéressera de nouveau aux problèmes posés par le cinéma. Fidèle à ses admirations, il souligne néanmoins les limites de toute adaptation cinématographique d'un roman : « *Que manque-t-il à la meilleure Anna Karénine filmée comparée au roman ? Tolstoï.* »

8. LE MUSÉE IMAGINAIRE

C'est en 1947 que parut chez Skira *Le Musée Imaginaire*, avec lequel Malraux inaugurait la trilogie de la *Psychologie de l'art*. Ni la grande exposition du Crystal Palace de Londres, en 1851, qui présentait un ensemble d'objets indiens, africains et américains ni le célèbre texte de Walter Benjamin sur l'« Œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée », qui met en lumière les conséquences de la reproduction photographique des œuvres d'art, n'atténuent la nouveauté de son entreprise. Dans *Le Musée Imaginaire* — et plus tard dans *L'Intemporel* —, les œuvres les plus inattendues (dessins d'enfants, de malades mentaux, fétiche des Nouvelles-Hébrides, masque eskimo) ne sont précisément pas regardées comme des bizarreries ou de plaisantes curiosités : elles dialoguent avec les œuvres les plus illustres et les plus « nobles » de la culture européenne et Malraux, tout en reconnaissant que la reproduction modifie profondément notre relation avec l'art, en retient surtout qu'elle donne à certaines œuvres, grâce au cadrage et à l'éclairage, une présence insoupçonnée, et qu'elle peut rendre accessible à chacun tout l'art du monde depuis la préhistoire.

L'expression « Musée Imaginaire » à laquelle il ne cessa plus de se référer ne signifiait pas pour lui le musée des préférences de chacun, mais l'ensemble des œuvres qui s'imposent à la sensibilité d'une époque et sont les mêmes pour tout le monde, à un tiers près. Ces œuvres sont celles que notre siècle a découvertes ou qu'il a appris à regarder enfin sans préjugés

Qu'elles soient présentes pour nous et ne soient pas de simples vestiges archéologiques constituait à ses yeux « *l'énigme majeure de l'art* ». Si ces œuvres suscitées par une religion disparue sont pourtant présentes, c'est grâce à la métamorphose, car c'est elle qui « *transforme en art l'expression plastique du sacré* » ; et c'est à travers elle que Malraux voyait dans notre civilisation l'héritière de toutes les autres.

Après le premier tome de *La Métamorphose des dieux* (1957), consacré à l'art grec et à l'art chrétien, Malraux consacra *L'Irréel* (1974) à l'art de la Renaissance italienne et à Rembrandt. Dans ce livre, il veut montrer qu'au monde de Dieu succéda le monde de la fiction, et que si « *toute grande œuvre figurative se réfère à ce qu'elle figure* », elle « *devient œuvre d'art par ce qui l'en sépare* », c'est-à-dire la transfiguration par laquelle l'artiste se réapproprie le visible en le recréant, et non en cherchant à le reproduire fidèlement. Dans le dernier tome, *L'Intemporel* (1976), l'auteur s'intéresse aux artistes qui, à partir de Manet, vont découvrir ce qu'il appelle le *fait pictural*. Pour eux, la valeur suprême n'est plus ni la foi ni la fiction, mais la peinture elle-même. Les peintres prennent alors conscience que les faits picturaux sont « *des phrases du langage indéchiffré qui apporte à la peinture une existence indépendante du réel, de l'imaginaire ou du sacré qu'elle exprime* ».

Il faut préciser enfin que dans sa réflexion sur l'art, Malraux reprit et développa un thème qui est l'une des pierres de touche de la culture européenne, celui de la survie des œuvres : « *le Dieu du Musée Imaginaire, c'est l'Inconnaissable ; et d'abord la lutte contre la mort* ». En affrontant le monde dans lequel ils n'ont pas choisi de naître, en créant un univers distinct du nôtre, les artistes se mesurent aussi à la mort. C'était pour Malraux une énigme et même un mystère, celui de « *la présence, dans notre vie, de ce qui devrait appartenir à la mort* ».

9/10. L'ASIE

L'Asie a joué un grand rôle dans la vie d'André Malraux. « *La passion que m'ont inspirée naguère l'Asie, les civilisations disparues, l'ethnographie, tenait à une surprise essentielle devant les formes qu'a pu prendre l'homme.* »

Après l'Indochine, Malraux découvrit l'Inde puis le Japon, deux pays qui ne cessèrent de le fasciner.

L'Inde

Découverte en 1929 ou en 1931, l'Inde restera pour lui « *l'autre pôle de notre vie* ». Il faudra néanmoins attendre la parution des *Antimémoires* (1967) pour mesurer vraiment ce que l'Inde fut à ses yeux. L'intense poésie des pages consacrées à Bénarès, au temple de Madura, aux grottes d'Ellorâ et d'Elephanta nous transmet l'émerveillement — et peut-être l'envoûtement — que Malraux dut éprouver en ces lieux : « *il y a dans la pensée de l'Inde quelque chose de fascinant et de fasciné, qui tient au sentiment qu'elle nous donne de gravir une montagne sacrée dont la cime recule toujours ; d'avancer dans l'obscurité à la lueur de la torche qu'elle porte.* »

L'Inde était aussi pour lui le pays de Gandhi, qu'il n'avait jamais rencontré mais qui restait présent à sa pensée, et de Nehru qu'il rencontra, qui devint presque un ami, et qu'il évoque longuement dans les *Antimémoires*. Après ses séjours de 1958 comme représentant du général de Gaulle puis de 1965, Malraux retrouva l'Inde en 1973 et en 1974. En 1973, avant de se rendre au Bangladesh, il revit le Taj Mahal, le Gange à Bénarès, les temples de Khajurâho et se rendit à Katmandou, au Népal. L'année suivante, il reçut à New Delhi, des mains d'Indira Gandhi, le prix Nehru de la Paix. Ce devait être son dernier voyage en Inde.

C'est lui qui, en 1960, organisa au Petit Palais l'exposition des *Trésors d'art de l'Inde* dont il préfaça le catalogue, écrivant notamment : « *C'est à Ellorâ, à Elephanta, dans tant de grottes sacrées, que se trouvent la grandiose assemblée des Mères, les plus hautes images spirituelles de l'Asie, surgies des profondeurs de l'éternité...* »

Le Japon

Le premier voyage de Malraux au Japon eut lieu en octobre 1931. Dans les décennies qui suivirent, ses relations avec le Japon furent surtout d'ordre artistique. C'est ainsi qu'il choisit pour frontispice du premier tome de *La Métamorphose des dieux* un Bodhisattva d'une fresque du Hōryūji de Nara.

Mais c'est en 1958 seulement que Malraux devenu ministre revit le Japon — voyage d'autant plus important qu'il était le premier qu'un ministre français fit dans ce pays depuis la guerre. En attendant d'être reçu par l'empereur, il avait voulu revoir Nara. Deux ans plus tard, en 1960, à l'occasion d'un nouveau séjour dans l'archipel, Malraux inaugura la Maison franco-japonaise de Tokyo.

En 1963, il fit organiser au Petit Palais une exposition intitulée *L'au-delà dans l'art japonais*, qui faisait une large place à l'art du bouddhisme zen. Neuf ans plus tard, il augmenta les *Antimémoires* d'un dialogue situé à Kyoto dans le Jardin-Sec du Ryoanji, avec un personnage appelé « le Bonze ». En mai 1974, eut lieu son dernier voyage dans l'archipel. Grâce aux *kami* (les esprits invisibles du shintō), grâce surtout au Professeur Bernard Frank, ancien directeur de la Maison franco-japonaise, un itinéraire fut conçu pour permettre à Malraux de découvrir des lieux qu'il n'avait jamais vus. C'est ainsi qu'il put se rendre pour la première fois dans le massif de Kii où il contempla la cascade de Nachi, puis au grand temple d'Isé. De l'impression que ces lieux produisirent sur lui, nous possédons un témoignage irremplaçable, celui de son traducteur Tadao Takémoto qui l'accompagna tout au long de son périple. Devant la cascade, Malraux murmura : « *J'ai rarement été ému par la Nature...* » « *Ses traits allaient se changer en expression presque pleurante. Il tendit la main droite vers la cascade, et dit : "C'est Amaterasu..."* » Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre lui échapper ici le nom de la Déesse Solaire, suprême divinité du culte shintō ! [...] Qu'a-t-il vu, lui, pèlerin agnostique aux yeux bleus ?»

Deux ans plus tard, Malraux répondit en partie à cette question en parlant dans *L'Intemporel* du « *sacré de la cataracte, devant laquelle brûlaient les offrandes* », et en ajoutant dans une pudique parenthèse : « *c'était la première fois que j'éprouvais ce sentiment devant une chute d'eau, et je connais le Niagara* ». Si nous lisons correctement, cela signifie que Malraux, à Nachi, a éprouvé le sacré de la nature — expérience sans doute bouleversante pour celui qui, jusque-là, avait surtout parlé de l'indifférence des arbres.

En 1974, à son retour en France, en vue de la parution du *Miroir des limbes* dans la Pléiade, il ajouta encore aux *Antimémoires* un passage sur le Japon, qui témoigne de l'écho que la cascade de Nachi et le temple d'Isé avaient trouvé en lui. Nous y lisons notamment : « *Nos architectes ont rêvé leurs cathédrales comme des pierres d'éternité, ceux d'Isé ont rêvé la leur comme le plus grandiose des nuages. Et cet éphémère parle d'éternité plus puissamment que les cathédrales, que les Pyramides. [...] Comme les Esprits des forêts, de la cascade de Nachi qui tombe de cent mètres et semble jaillir [...] ; piliers tendus, cascade tendue, lame de sabre perdue dans la lumière. Le Japon.* »

11. LES MORTS TUTÉLAIRES

S'il n'est pas possible de dresser la liste de tous les auteurs que Malraux a lus, il est aisé de rassembler ceux qui comptèrent le plus pour lui et avec lesquels son œuvre semble poursuivre un dialogue fécond. Nous avons déjà vu que *La Condition humaine* avait un accent pascalien, et il n'y a pas de doute que l'auteur des *Pensées* fut un des grands interlocuteurs de Malraux, qui disait en 1971 : « *Dans le domaine chrétien, celui que je place avant tout c'est Pascal, puis saint Augustin et Claudel.* »

Dans un entretien de 1952, il se souvenait de « *deux chocs d'adolescence très violents : Michel-Ange à Florence, et Michelet* ». On imagine sans peine l'enthousiasme du jeune lecteur des pages de l'*Histoire de France* consacrées à Jeanne d'Arc, à la mort de Charles le Téméraire, à Saint-Just, à Danton — car c'est à elles qu'allait sa préférence. « *Croyant peindre les faits, — écrira-t-il de Michelet — son génie recréait des âmes et imposait des fatalités.* »

Au souffle de Michelet fut également sensible celui que Malraux considérait comme le plus grand poète français : Victor Hugo. À la *N.R.F.*, au début des années trente, seul contre tous Malraux défendit *La Tristesse d'Olympio*, et il ne marchandera jamais son admiration pour *Booz endormi*.

Hugo admirait Balzac dont il prononça l'éloge funèbre. Et de même qu'il admira Hugo, Malraux admira Balzac dont il fut un grand lecteur. Ce qui le fascinait chez lui, c'était la puissance transfiguratrice à laquelle nous devons *Le Père Goriot* ou *La Fille aux yeux d'or*. À l'instar de Baudelaire, il n'admirait pas en Balzac l'observateur, mais le « *visionnaire passionné* ». Quant à Baudelaire lui-même, sur plus d'un point Malraux lui ressemble : tous deux eurent la passion des arts et l'obsession de l'irréparable.

Dans ce panthéon intérieur, il faut mentionner Dostoïevski dont les romans, tout particulièrement *L'Idiot* et *Les Frères Karamazov*, furent pour Malraux de constants interlocuteurs. Nietzsche enfin. Comme son personnage Vincent Berger (le père du narrateur dans *Les Noyers de l'Altenburg*), Malraux l'admirait sans doute « *non pour sa prédication, mais pour l'incomparable générosité de l'intelligence qu'il trouvait en lui* ». Il louait aussi chez l'auteur du *Gai savoir* un souci de la dignité qu'exprime cet aphorisme qu'il lui arriva de citer : « *Que trouves-tu de plus humain ? — Épargner à tout homme la honte.* »

12. DIALOGUES AVEC L'HISTOIRE

Malraux était passionné par l'Histoire. Alexandre le Grand, la chevalerie chrétienne, les soldats de l'an II et la Grande Armée étaient ses références favorites en la matière. D'autre part, en Indochine, en Espagne, dans la Résistance, lui-même rencontre l'Histoire, comme acteur et comme témoin. Sa passion se prolongea dans ses dialogues avec quelques hommes qui symbolisent en partie l'histoire de notre siècle : le général de Gaulle, le pandit Nehru, Mao et Senghor, tous quatre présents dans *Le Miroir des limbes*.

C'est par l'entremise de Gaston Palewski que le général de Gaulle et Malraux se rencontrèrent pour la première fois, le 7 août 1945. Cette rencontre est longuement évoquée dans les *Antimémoires*. Quelques jours après, Malraux était appelé comme conseiller technique au cabinet du Général puis, en novembre, nommé ministre de l'Information (il le resta jusqu'au départ de De Gaulle le 20 janvier 1946). Après cette première collaboration, ce fut l'aventure du RPF, de 1947 à 1952. Raymond Aron, qui fut longtemps proche de Malraux, a écrit avec beaucoup de justesse que ce dernier « *adhéra au Général – le héros – bien plus qu'au RPF ou même au gaullisme* ». Le général – dont Malraux redevint ministre en 1958 – était en effet pour lui *l'homme du 18 juin*, un homme au contact duquel il eut le sentiment de participer à l'Histoire, comme on l'éprouve à chaque page des *Chênes qu'on abat*. Ce livre s'achevait justement par ces mots : « *Maintenant, le dernier grand homme qu'ait hanté la France est seul avec elle : agonie, transfiguration ou chimère. La nuit tombe – la nuit qui ne connaît pas l'Histoire.* »

Un autre de ses interlocuteurs historiques fut Nehru, Premier ministre de l'Inde de 1947 jusqu'à sa mort en 1964. À Malraux qui l'avait rencontré plusieurs fois, le talent et le courage de Nehru semblent avoir inspiré une admiration mêlée d'affection : « *Bien que ce chef d'État tristement souriant, plus gentleman que britannique, ne se confondît pas avec l'Inde comme l'avait fait Gandhi, il était l'Inde.* »

En août 1965, il rencontre à Pékin Mao Tsé-Toung. Dans les pages des *Antimémoires* qu'il lui consacra, Malraux semble grisé, hélas, par l'impression de grandeur que lui imposa l'« *empereur de bronze* ». *Les Habits neufs du président Mao* (1971) de Simon Leys et *Prisonnier de Mao* (1975) de Jean Pasqualini n'avaient pas encore été publiés...

Après l'Inde et la Chine dans les *Antimémoires*, il accueillit l'Afrique dans *La Corde et les souris* qui s'ouvre sur son dialogue avec Léopold Sédar Senghor. Là encore, l'Histoire appelle l'Histoire. Se remémorant les cérémonies pour l'indépendance des pays de l'ancienne Afrique-Équatoriale française, Malraux note : « *Si nos prédécesseurs avaient été exaltés par les empires, je l'étais, moi, par l'aventure qui nous menait sur les places africaines sans limites où vociféraient les danseurs peints, et dans les jardins présidentiels où les hommes-lions se défiaient devant des spectatrices fascinées en robe d'apparat – comme à Carthage...* »

13. RELIGIONS

André Malraux n'avait pas la foi. « *J'ai perdu la foi après ma Confirmation* », écrit-il très clairement dans *La Corde et les souris* ; mais il ajoute aussitôt : « *Et plus tard, mon agnosticisme a moins été accompagné de méditations taries à vingt ans, que des cérémonies religieuses asiatiques [...].* »

Tout en étant incroyant, il ne cessa de s'intéresser aux religions. Ainsi pouvait-il écrire à François Mauriac : « *Peut-être suis-je essentiellement un esprit religieux sans foi.* »

En 1944, prisonnier des Allemands, Malraux crut qu'il allait être passé par les armes. Logé pour une nuit dans un couvent de Figeac, il demanda à la supérieure de lui prêter l'*Évangile selon saint Jean*. Une des plus belles pages des *Antimémoires* relate la lecture qu'il en fit et s'achève par ces mots : « *la foi c'est croire ; j'admirais la rumeur chrétienne qui avait couvert cette terre sur laquelle je serais sans doute bientôt couché – je ne la croyais pas.* »

Des années plus tard, en 1961, après la mort accidentelle de ses deux fils, Malraux demandera à l'abbé Bockel, ancien aumônier de la brigade Alsace-Lorraine, de célébrer une messe pour eux : « *Vous savez, comme jadis, lorsque nous enterrions nos camarades tombés dans la bataille ? Ces deux garçons étaient baptisés. Et puis, ils n'étaient pas des athées.* »

Comment ne pas mentionner, d'autre part, l'attrance de l'écrivain pour saint François d'Assise, à ses yeux « *un génie de la charité* » ? N'oublions pas, en outre, que Malraux est l'auteur d'un livre intitulé *Le Surnaturel*, dont une large partie, consacrée aux arts roman et gothique, révèle une compréhension peu commune chez un agnostique (et même chez un chrétien) de l'esprit profond du christianisme.

Mais son intérêt pour les religions ne se limitait pas au christianisme, comme le montre sa préface à *Israël*, un album du photographe Izis, ou encore le discours qu'il prononça en 1960 pour le centenaire de l'Alliance israélite universelle. Ces deux textes témoignent de sa profonde sympathie pour le judaïsme. Le passionnèrent aussi le bouddhisme (y compris le zen et l'amidisme) et l'hindouisme. Il répondit toutefois à un journaliste qui lui demandait s'il trouvait en Inde une paix intérieure qu'il ne trouvait pas en Occident : « *Absolument pas. Autant la pensée indienne m'intéresse, autant je ne la prends pas à mon compte.* »

Faudrait-il en conclure que son attitude à l'égard des religions fut seulement de l'ordre de l'enquête ethnographique ? Il est permis d'en douter. La vie de l'agnostique Malraux ressembla souvent à une *lutte avec l'ange*. Mais la part la plus profonde de son interrogation religieuse doit être cherchée dans son dialogue avec Ivan Karamazov : « *S'il est vrai que, pour un esprit religieux, les camps, comme le supplice d'un enfant innocent par une brute, posent la suprême énigme, il est vrai aussi que, pour un esprit agnostique, la même énigme surgit avec le premier acte de pitié, d'héroïsme ou d'amour.* »

14. LE MINISTRE

Ministre une première fois en 1945, Malraux le redevint en 1958. D'abord ministre délégué à la présidence du Conseil, il devint en 1959 ministre d'État chargé des Affaires culturelles et le resta jusqu'en 1969. Si le ministre fit rejaillir sur son ministère une part de son prestige personnel, il fut aussi à l'origine d'actions concrètes dont certaines méritent d'être rappelées. D'abord les grandes expositions, parmi lesquelles en 1960, *Trésors d'art de l'Inde*, en 1961, *7000 ans d'art en Iran* dont il préface le catalogue ; en 1962, *Chefs-d'œuvre de l'art mexicain* ; en 1967, *Toutankhamon*.

Ensuite, les maisons de la culture dont la première, celle de Bourges, est inaugurée le 18 avril 1964. Suivirent Amiens, Grenoble, Reims, Nevers, Firminy, Créteil et d'autres.

Enfin, le ministère fut à l'origine de la loi du 4 août 1962, appelée « *loi Malraux* », et qui permet la sauvegarde des quartiers anciens des villes de France. Préserver le Marais contre les appétits des promoteurs immobiliers ne fut pas une mince affaire.

Malraux ministre fut aussi un orateur : Athènes et Brasilia, Fort Lamy, Dakar et Brazzaville ont retenu de sa voix souvent brisée. À Paris, c'est lui qui prononça l'oraison funèbre de Braque devant la colonnade de Perrault, celle de Le Corbusier dans la Cour carrée du Louvre, celle de Jean Moulin devant le Panthéon : « *Entre ici, Jean Moulin, avec ton terrible cortège. Avec ceux qui sont morts dans les caves sans avoir parlé, comme toi ; et même, ce qui est peut-être plus atroce, en ayant parlé [...].* »

Un tel texte ne relève pas seulement de l'éloquence. Ne serait-il pas avant tout l'expression d'une compassion, peut-être même une sorte de prière, bien que ce mot ne convienne pas pour un agnostique ? Malraux tenait en tout cas au mot *oraison* qui certes signifie « discours », mais il n'ignorait pas qu'il signifie également « prière ». Quoi qu'il en soit, ce ministre fut un incomparable orateur et l'un des rares ministres capables de dire autre chose que des banalités en des circonstances où il est très difficile de ne pas en dire.

15. LE FARFELU

Au début des *Antimémoires*, Malraux rappelle qu'il a, sans le savoir, ressuscité le mot farfelu. C'est en effet dans ses *Lunes en papier* (1921) que ce mot est attesté pour la première fois au XX^e siècle.

Admirateur d'Hoffmann, de Max Jacob, de Blaise Cendrars, Malraux affectionnait « *ce qu'il y a de bizarre dans les choses quotidiennes* », c'est-à-dire leur aspect farfelu. Après *Lunes en papier*, il publia en 1928 *Royaume-Farfelu* ; mais pour lui le farfelu n'était pas seulement un mot ni un titre : il définissait une sorte d'humour, une sensibilité particulière aux situations cocasses.

Les « *dyables* » qu'il dessinait, les chats dont il assortissait parfois ses dédicaces, une référence inattendue aux *Pieds Nickelés*, tout cela appartient au domaine du farfelu. Même dans des situations réputées sérieuses, Malraux n'y renonçait pas. Ainsi, par exemple, lorsque Nehru lui dit : « *Vous voilà ministre* », il lui répond par l'histoire de Mallarmé écoutant une nuit la conversation des chats dans la gouttière. Un chat noir demande au sien ce qu'il fait, et celui-ci de répondre : « *En ce moment, je feins d'être chat chez Mallarmé...* »

16. AVEC LES ARTISTES DE SON TEMPS

Dès les années vingt, Malraux fréquente les ateliers des peintres et devient l'ami de certains d'entre eux : Fernand Léger qui illustre en 1921 *Lunes en papier* ; Galanis, un peintre grec installé à Montmartre, à qui Malraux consacre en 1922 son premier texte sur la peinture – la préface qu'il écrit pour le catalogue d'une exposition parisienne. La même année, il se rend à Ostende pour y rencontrer le vieux maître flamand James Ensor ; il fera un peu plus tard la connaissance de Marc Chagall, celle de Jean Fautrier dont il organise une exposition à la Galerie de la N.R.F. en 1933. Et il restera fidèle à ces premières admirations : devenu ministre, il confiera à Chagall le plafond de l'Opéra de Paris et à André Masson celui du Théâtre de France. On sait moins qu'il préfacera le catalogue de la première exposition Fautrier de l'après-guerre, consacrée aux *Otages*, ou qu'il fera organiser à la Bibliothèque nationale une exposition Galanis en 1963.

Georges Braque et Pablo Picasso, découverts eux aussi dans les années vingt, lui inspirèrent toujours une profonde admiration. Pour Braque, il l'exprimera notamment dans son hommage du Louvre : « *il y a une part de l'honneur de la France qui s'appelle Braque – parce que l'honneur d'un pays est fait aussi de ce qu'il donne au monde* ». Son hommage à Picasso sera *La Tête d'obsidienne*, publiée un an après la mort du peintre. Les pages qu'il lui consacre montrent sans équivoque que ce qui fascine chez lui Malraux, c'est la dimension démiurgique de son art : le fait qu'à travers ses peintures et ses sculptures, Picasso ait voulu affronter la Création pour lui substituer la sienne. Comme l'écrit George Steiner dans *Réelles présences*, un livre aux accents souvent malrauciens, on est frappé par la force et la persistance du thème de l'artiste comme rival de Dieu, « *en une époque prétendument séculière* ». C'est là un thème central dans la réflexion de Malraux sur la création artistique ; c'est pourquoi il admirait aussi, parmi ses contemporains, Henri Matisse et Amedeo Modigliani, Chaïm Soutine, Paul Klee et Alberto Giacometti : « *tous ceux qui créèrent des formes rebelles à celles de l'apparence* ». Selon Malraux, l'art moderne, en soumettant l'apparence à la création, « *a dévoilé le domaine où un dieu mexicain devient une sculpture et non un fétiche, le domaine où les natures mortes de Chardin sont unies aux Rois de Chartres et aux Dieux d'Éléphanta dans une présence commune* ». Ainsi soulignait-il ce singulier paradoxe : si de nombreuses œuvres religieuses du passé sont redevenues visibles, c'est en partie grâce à l'art profane du présent. Il faut dire enfin que, si l'auteur du *Musée Imaginaire* avait certes tendance à prêter à l'artiste une angoisse et une révolte sœurs de celles qu'il éprouvait lui-même (on le lui a parfois reproché), beaucoup de créateurs se reconnurent dans ses écrits sur l'art, de Chagall à André Masson, de Charles Lapicque à Balthus.

17. LE BANGLADESH

Ce fut le dernier combat de l'homme qui avait écrit *L'Espoir*. En 1971, ayant alerté l'opinion sur l'ampleur des massacres dont les Bengalis étaient victimes – trois millions de morts à la fin de la guerre –, il se déclara prêt à aller combattre à leurs côtés, mais son projet ne put aboutir.

Deux ans plus tard, pour le remercier de son geste, Mujibur Rahman, Premier ministre du Bangladesh, invita Malraux dans son pays. À son arrivée à Dacca le 21 avril 1973, Malraux dit : « *J'embrasse la pauvreté sur un seul visage. Ne pouvant pas embrasser tout le monde, j'embrasse le Bangladesh sur un seul visage.* »

Durant son bref séjour, Malraux rendit visite aux blessés de la Résistance, à l'hôpital Suhrawardy de Dacca ; il s'entretint avec les autorités du pays et prononça plusieurs discours. À Dacca précisément, devant la stèle qui rappelle les morts anonymes, il déclara : « *Étudiants de Dacca, je parle aujourd'hui, pour la première fois, dans la seule université du monde qui ait plus de morts que de vivants. [...] Tous vos morts avaient rendez-vous avec la destinée du Bangladesh, mais maintenant, c'est à vous qu'il appartient de faire la nation.* » À l'Université de Rajshahi où le président de la République lui conféra le titre de docteur *honoris causa* : « *Sur n'importe quel cimetière de vos maquis, sur les puits comblés par les cadavres de vos intellectuels, écrivez en lettres immenses : "Toi qui passeras ici plus tard, va dire à tous les nôtres, que ceux qui sont tombés ici sont morts parce que, pendant les neuf mois de l'ère de souffrance, ils ont accepté de combattre avec leurs mains nues !"* »

Salut, morts des forêts qui nous entourent !

Vous avez montré au monde qu'on n'assassine jamais assez pour tuer l'âme d'un peuple qui ne se soumet pas. »

Le combat qu'André Malraux voulut livrer pour le Bangladesh, même s'il demeura symbolique, fut emblématique, parce que s'y rejoignaient sa compassion (comme le montre son émotion à l'hôpital de Dacca), son amour de l'Inde – même si le Bangladesh n'est pas l'Inde – et son souci de l'âme humaine.

18. HANTÉ PAR LA MORT

Hanté par la mort, Malraux l'était certainement, mais elle n'était pas seulement pour lui le trépas, elle était « *l'invincible englobant de l'univers* ». Et tout autant que par celui de la mort, il était fasciné par le mystère de la vie.

Dans les dernières pages de son dernier roman, *Les Noyers de l'Altenburg*, ce mystère est ressenti avec intensité. Le narrateur, qui redécouvre la vie après avoir redouté la mort durant toute une nuit de guerre, évoque ce mystère en parlant tour à tour de « *la miraculeuse révélation du jour* » et de « *l'éblouissant mystère du matin* ». Ainsi Malraux qui avait souvent évoqué en contrepoint de la guerre « *l'indifférente sérénité des étoiles* » qui rend le combat des hommes plus poignant encore, Malraux – dont nous aimerions croire qu'il se confond ici avec le narrateur des *Noyers* – a pu parfois se sentir accordé au cosmos, comme la vieille paysanne qui « *semble regarder au loin la mort avec indulgence, et même – ô clignement mystérieux, ombre aiguë du coin des paupières – avec ironie...* »